CASIMIR DELAVIGNE 1793–1843

Le prêtre — Chant deuxième : Le jeune prêtre

Si frais que soit l'abri qui cache leurs trésors,
Le soleil est fatal aux lis de la vallée,
Et sèche promptement leur coupe immaculée
Que l'eau pure du ciel remplissait jusqu'aux bords.
Belle, la fleur n'a plus la beauté reposée,
Le charme virginal qu'elle eut sous la rosée ;
Elle brûle, elle souffre, et pourtant on dirait,
Ému par l'abandon de sa tête abattue,
Qu'elle trouve en souffrant un douloureux attrait
A se laisser mourir de l'ardeur qui la tue.

Beaux rêves, paix du cœur, calme divin des sens,
Ainsi vous nous fuyez ! ainsi nous est ravie
La candide fraîcheur du matin de la vie,
Quand s'allument les feux de nos désirs naissants.
Mais que ce trouble ardent qui charme et qui dévore
Est, dans sa volupté, plus dévorant encore,
Lorsque le chaste cœur, de sa fièvre agité,
Soulève en palpitant la bure qui l'oppresse,
Et, sans pouvoir le fuir, repousse épouvanté
Le bonheur interdit dont il rêve l'ivresse !

Où sont, frère Adrien, ces jours si doux pour toi,
Ces purs ravissements, ces extases de flamme,
Ces visions du ciel qui noyaient ta jeune âme
Dans des torrents d'amour, d'espérance et de foi ?
L'oisiveté te pèse, et le travail t'accable ;
Tu te sens des remords, et tu n'es pas coupable !
Tu te laisses surprendre à de vagues douleurs,
Et dans ton regard morne attaché sur la pierre,
Un sombre éclair parfois brille à travers les pleurs
Qui se sèchent de honte au bord de ta paupière.

Tu ne vois plus frémir l'aile du séraphin
Sur ces fleurs, comme toi, dans le cloître captives.
Ces fêtes, qui jadis passaient si fugitives,
Traînent leur pompe sainte en des longueurs sans fin.
Ces chants dont l'harmonie a charmé ton oreille,
Ils reviendront demain les mêmes que la veille,
Puis demain, puis sans cesse, et chaque instant nouveau
De chaque jour, que suit un jour plus monotone,
Goutte à goutte, pour toi, coulera comme l'eau
Qui tombe et tombe encor d'un pâle ciel d'automne.

Que te manque-t-il donc ? Sur tes cheveux bouclés
Les ciseaux ont du prêtre arrondi l'auréole ;
Pour le monde à ta voix l'Agneau divin s'immole ;
Des portes du salut tes mains tiennent les clés.
Courons : c'est lui qui prêche à la Trinité sainte !
Et l'on court, et du temple on assiége l'enceinte,
Et, pour ces flots d'élus pressés dans le saint lieu,
Ta parole est du ciel la promesse vivante,
Ou l'écho foudroyant des colères de Dieu,
Qui fait passer sur eux un frisson d'épouvante.

Dans l'asile qui s'ouvre à nos remords secrets,
Il n'est Romain si fier ni si noble Romaine,
Que sous tes doigts sacrés le repentir n'amène,
Qui ne courbe à genoux son front sous tes arrêts ;
Du Vatican, dit-on, l'auguste confidence
A déjà par deux fois consulté ta prudence.
Quel triomphe ! pourquoi n'a-t-elle plus d'appas,
La coupe où, jeune encor, tu t'enivrais en songe ?
Pourquoi ? Mais il médite et ne vous répond pas ;
C'est dans l'éternité que muet il se plonge.

Non, non, ce temps n’est plus ; non, c’est la liberté
Qu’il dévore en espoir, qu’avec l’air il aspire ;
C’est l’air vaste, où se meut tout être qui respire,
Qu’il fend d’un vol de feu dans son immensité.
Plaisir et peine, espace, et chaleur et lumière,
Tout est à lui : sa proie est la nature entière.
Comme un phénix nouveau, qui, du trépas vainqueur,
S’élève en secouant la poudre de sa tombe,
Libre, il monte, il est libre !… il s’éveille, et son cœur
Du haut du firmament sous sa chaîne retombe.

Par sa chute meurtri, ce cœur est sans pitié :
Son âcre désespoir, sa chasteté jalouse,
Fait d’un bonheur permis un reproche à l’épouse,
D’un idolâtre excès accuse l’amitié.
Il sent qu’il est injuste : il rougit ; il se blâme :
Mais à qui confesser les troubles de son âme ?
Au plus inexorable il veut les dévoiler ;
Il choisit le vieillard que le moins il redoute,
Et, prêtre, le seul tort qu’il venait révéler,
C’est le seul qu’il dérobe au prêtre qui l’écoute.

Sacrilége, il s’effraie : « À Dieu seul j’appartiens ;
Arrière, tentateur ! se dit-il à voix basse ;
Va-t’en, femme, va-t’en ; ton faux respect me lasse ;
Va-t’en, mes yeux baissés ne cherchent pas les tiens.
Pourquoi, dans la ferveur d’une humilité feinte,
De mes pieds sur le marbre avoir baisé l’empreinte ?
Et ce marbre, où depuis je n’ose m’arrêter,
D’où vient que pour le fuir vainement je recule,
Que défaillant j’y tombe, et le sens palpiter
Sous mes genoux tremblants qu’il attire et qu’il brûle.

« Femme, que t'ai-je fait, et que veut ton orgueil ?
D'un serviteur de Dieu troubler la paix profonde ?
Ces fragiles attraits, où tant d'orgueil se fonde,
Tu crois les relever par tes voiles de deuil.
Tes yeux sont plus ardents sous ces noires dentelles,
Tes mains, et tu le sais, tes blanches mains plus belles.
Je les brave, démon !... Non, tout est pur en toi ;
La foudre sur ton front n'a pas laissé de trace :
Le ciel est dans tes yeux ; détourne-les de moi ;
Grâce, ange de beauté, je te demande grâce ! »

Au fond de sa cellule il fuit ce front, ces yeux,
Ces lèvres de corail qui troublent sa prière ;
Il veut s'y consumer de sa ferveur première,
Revoir les chérubins quitter pour lui les cieux.
Ô bonheur ! les voilà ces formes enfantines !
Ils viennent, mais privés de leurs ailes divines.
Ils n'ont rien de céleste ; ils sont sa chair, son sang ;
Ces enfants sont les siens ; ils le nomment leur père.
Et le prêtre égaré crie en les repoussant :
« Je la retrouve en eux, c'est elle, c'est leur mère ! »

Le long des cloîtres saints, comme un spectre, à minuit,
Toujours suivi par elle, il traîne ses tortures,
Va fouler l'herbe humide, entre les sépultures,
Offrir sa tête nue aux vents froids de la nuit.
Elle est là, toujours là, belle et demi-voilée :
Il laisse choir son corps au pied d'un mausolée ;
Il s'y couche éperdu pour y finir ses maux,
Pour y figer son sang dont l'ardeur est un crime,
Pour y glacer son cœur, sa vie, et des tombeaux
La pierre qu'il réchauffe entre ses bras s'anime.

Au prêtre qui t'implore accorde ton appui,
Toi qui voulus, grand Dieu, que toute créature
Obéît, hors lui seul, au cri de sa nature !
Dieu, prends pitié du prêtre : étouffe l'homme en lui !
Tombe, fraîcheur de l'aube, et qu'à la voix divine
Tes pleurs vivifiants humectent sa poitrine ;
Rends-lui cette candeur qu'au lis fané tu rends ;
Ou plutôt de la grâce, ineffable rosée,
Descends, lave son âme, et viens sous tes torrents,
Viens éteindre les feux dont elle est embrasée !